

1000 jours

C'est déjà Noël et qu'ai-je fait pour la marche du monde ? Voilà à peu près mon état d'esprit en cette fin d'année. Le jour est aussi court que mon moral et je passe d'un whisky à l'autre sans effort ni tremblement. Il y a longtemps que la vie m'a fait troquer mes lunettes roses contre un regard qui s'apparente davantage à un chargeur qu'à une œillade bienveillante.

Le liquide ambré aura du mal à torcher mon cœur et le goût de copeau de cuivre que j'ai au fond du gosier me relance sans cesse : je sais ce que je dois faire pour me racheter une conduite, pour tenter d'oublier. Mais comment passer à l'acte ? Où trouver la force d'aller là-bas pour le voir ?

Trois semaines que je n'ai pas mis le nez dehors ou si peu. Je n'ose plus me regarder dans un miroir de peur qu'il ne cesse de réfléchir. Mon appartement ressemble à une chambre d'ado, mes cheveux sont aussi crasseux qu'une main de garagiste et je dois sentir le chien mouillé.

La douche est la première décision censée que je prends depuis les six derniers mois pendant lesquels j'ai collectionné les exploits : ma femme m'a quitté, j'ai perdu mon job, je me suis isolé de ma famille et de mes amis, c'est à peine si je me parle intérieurement.

Trente minutes ou presque sous l'eau bouillante m'ont donné des envies de vêtement propres. C'est avec un jean délavé mais impeccable et une chemise si blanche qu'elle semble avoir été branchée sur le secteur que je me présente devant la glace de ma salle de bain. Le temps de me composer un visage, j'affronte mon regard. Putain j'ai reçu ! Il était temps que je me réveille. Un coup de peigne et de rasoir et déjà je retrouve figure à peu près humaine.

Trois heures et cinq sacs poubelle plus tard, mon appartement est à nouveau habitable. Il était temps. J'avais oublié l'existence de certains meubles et objets que je redécouvre avec plaisir. Mes toiles aussi d'ailleurs. Tout ce que j'ai peint depuis des semaines repose contre le mur du salon. Je m'approche avec circonspection vers ces œuvres nées de ces mois de déprime. Je n'ai presque aucun souvenir de ce qui est sorti de mon esprit blessé, de ma main vindicative.

Une dizaine de toiles reposent retournées vers la cloison. Je m'accroupis devant elle et les retourne une par une. Je suis assez déçu par les premières. J'y vois plus de colère que de talent, plus de défoulement que d'inspiration. Sept, huit, neuf toiles : rien de bon.

Dépité je retourne la dernière, et là...je suis d'abord surpris par ces tons verts que j'ai utilisés, ce ne sont pas mes couleurs habituelles, et puis ces deux personnages étranges m'interpellent. D'où m'est venu cela ? Incroyable d'avoir complètement oublié, enfoui cela. L'esprit humain est décidément plein de surprises. Celle-là en est une bonne. Le tableau me plaît.

Mon cerveau semble analyser à une vitesse folle ce que j'ai pu peindre dans un instant de transe sans doute, pris par l'alcool, le manque de sommeil et le désespoir. Je ne doute pas un instant que le personnage qui semble être un enfant soit Clara...ma Clara. Les larmes coulent toutes seules sur mes joues et pourtant je suis content d'avoir peint ce tableau...je ne suis finalement pas totalement perdu...

L'autre personnage ? Le Diable...La mort...Yvan Dremur...l'homme qui a tué ma petite fille avec la pire des armes, celle que tout le monde possède...sa voiture.

L'enfant touche le visage du personnage, presque une caresse, et cet air si triste qui l'habite ...

Hébété, je reste ainsi, à genoux sur mon parquet, serrant la toile contre moi comme si c'était elle...

Dix bonnes minutes passent ainsi. Je me balance tel un autiste et finis par réagir réveillé par des crampes qui vrillent mes cuisses. Je m'assois par terre pour étendre mes jambes et retourne le tableau. Aucune inscription, juste quelques taches de peintures vertes, une trace de doigts qu'on essuie.

Je finis par me lever. Il faut que je mange correctement. Il faut que je m'organise. La première chose que je fais c'est de détruire ces neuf inutilités toiles. Ensuite j'accroche le tableau restant au milieu de mon salon. Je dois le regarder jusqu'à l'usure, je dois comprendre. Je suis persuadé qu'il a un rôle à jouer, un destin.

L'urgence c'est de demander une autorisation de visite. J'espère qu'on me la donnera. J'imagine que ce n'est pas fréquent que le père d'une victime demande à rencontrer le...bourreau de sa fille. J'envoie le courrier rapidement et joins l'avocat pour connaître mes chances. Il pense que ça devrait pouvoir se faire. Déjà six mois de passés depuis ce jour... Le temps suffisant pour panser la colère, les désirs de vengeance ?

Une semaine plus tard je reçois la lettre attendue. Ça n'a pas traîné. L'avocat m'appelle longuement pour bien connaître mes intentions et pour m'avertir des dangers d'une telle démarche. On a du lui demandé de me préparer.

Je n'ai jamais mis les pieds dans une prison. Il paraît que c'est une expérience traumatisante, même pour un visiteur. Je ne sais pas pourquoi mais je me suis mis sur mon trente-et-un. Besoin de changer de peau ? De me construire un personnage ? De me protéger derrière une apparence officielle, froide ? De l'impressionner ?

J'ai la sensation d'être dans un film, un mauvais polar. Plusieurs fois, on me demande mes papiers, mon autorisation, on me fouille. Je m'y attendais. Ensuite c'est la succession des portes qu'on ouvre et qu'on referme. Des dizaines.

La prison n'est pas un endroit silencieux. Les prisonniers s'interpellent, s'insultent. Les clés tintent, rythmant la journée. Les portails automatiques grésillent interminablement tels des gros insectes.

Je croise quelques visages de prisonniers. Ils semblent indifférents à ma présence. Ils ont le regard blasé de ceux qui ont renoncé à plaire, à séduire, à donner d'eux même une image acceptable. A quoi m'attendais-je ? A voir des gueules

d'assassins, à croiser des regards d'équarrisseurs illuminés ? A contempler des gueules quadrillées par les ombres du treillis métallique d'une clôture ?

Il faut que je me calme. Je suis là pour le voir, pour me jauger, pour savoir où j'en suis dans l'échelle de la douleur, pour savoir si je serais capable de lui parler. Pour combattre les métastases du cœur...de mon cœur. Pour approcher l'ombre sans que celle-ci ne me glace.

Enfin on me fait attendre dans une petite pièce. Une table, deux chaises scellées, un distributeur d'eau.

Que dois-je faire quand il entrera ? Me lever ? Lui serrer la main ? Lui faire subir un regard froid ? Etre détestable ? Indifférent ?

Quinze longues minutes passent et j'entends la litanie des portes qu'on déverrouille. Les bruits de pas se rapprochent et les battements de mon cœur s'accroissent. Enfin la porte s'ouvre. C'est le gardien qui entre d'abord me saluant d'un hochement de tête professionnel et froid. Puis il s'efface pour le laisser entrer...

J'avais oublié à quel point il pouvait donner cette impression de transparence. Un homme frêle, petit, gris. C'est ce que je m'étais dit durant le procès... il y a une éternité.

Il s'assoit face à moi alors que le gardien referme la porte et reste derrière, visible et omniprésent.

Nos regards se croisent et rien ne se passe. Nous sommes aussi mal à l'aise l'un que l'autre. Il doit se demander pourquoi je suis venu, comme moi... J'ai calculé qu'il allait rester en prison 1000 jours ou pas loin...trois ans de prison pour une vie... Est-ce un prix raisonnable ...?

Enfin je romps le silence...trop mal à l'aise, trop impatient de repartir. Je reconnais à peine ma voix, elle semble détimbrée, comme s'il elle appartenait à quelqu'un d'autre... Suis-je devenu quelqu'un d'autre ?

Je lui parle de ces six derniers mois, du départ de Louise, de ma dépression, du manque...de Clara, du manque d'appétit, de l'absence d'envie. Je parle ainsi pendant dix ou quinze minutes. C'est long un quart d'heure de monologue...

Il ne bouge pas. Il m'écoute sans ciller, sans une parole. Que ferais-je à sa place ?

Puis je lui pose les questions qui m'obsèdent depuis que j'ai décidé de venir ici.

Repense-t-il à l'accident ? Que pense-t-il de la sentence ? Se sent-il coupable ? A-t-il mauvaise conscience ? Que compte-t-il faire après la prison ? A-t-il une famille qui l'attend ? Une femme, des enfants ?...Une petite fille....

Il répond par monosyllabe. Cet entretien est son calvaire...il sera moins long que le mien...

Enfin, j'ai la sensation que je suis arrivé au bout de ce que j'avais à faire. Il me reste une dernière phrase à lui dire. Celle pour laquelle je suis venu ici. Celle dont dépend mon avenir et ma capacité à vivre à nouveau, à continuer mon chemin.

Je me penche vers lui et lui tend le paquet que j'ai emmené avec moi et qui a été fouillé et observé une bonne demi-douzaine de fois depuis mon entrée dans cet univers carcéral.

- Je suis venu pour vous dire...que...que je vous...pardonne...ma voix s'étrangle mais je poursuis.

Je voudrais simplement, faites cela pour moi et pour...Clara.... Je voudrais que vous regardiez chaque jour, jusqu'à la fin de votre peine, ce tableau que j'ai peint durant ma descente aux enfers...pour que ma petite fille vive encore un peu à vos yeux et pour que plus jamais vous ne buviez un verre de trop avant de prendre le volant...

Ses yeux ne quittent pas le tableau. Je vois ses joues qui brillent et les larmes qui coulent doucement sur la toile mélangeant peu à peu les tons de vert...Le vert de son désespoir... le vert de mon feu qu'il n'a pas respecté...